

A MONSEIGNEVR LE TRES-ILLVSTRE ET LE TRES-REVEREND CARDINAL, MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR,

Estant nommé au Roy, par Monsieur Heroard son premier Medecin, pour auoir la charge & le gouuernement du Iardiu Royal des Plantes Medecinales que sa Majesté entend estre construict en l'vn des faux-bourgs de Paris; & de la Sur-intendance duquel elle luy a faict don: C'est à moy à poursuiure l'edifice, & à diligenter l'ouurage; mettant en euidence, au plustost de mon possible, la besongne que l'on m'a commise. Que pleust à Dieu qu'elle dependist de mon seul pouuoir: ie fay vœu au Ciel que ie la porterois à telle perfection, que nos voisins auroient suject de l'enuier, & nos suyuans de l'admirer. Mais ma petitesse me liant les main

m'enpesche de voller au Ciel; & veut que i'aye recours, pour y trauailler, à ceux sur lesquels, comme de tres-excellentes estoiles polaires, tourne le firmament de l'Estat François: afin qu'aduertis du merite de l'entreprise, ils influent leur faueur & leur pouuoir pour son accomplissement. D'entre le petit nombre des Esleus, releuez par sa Majesté à cét honorable degré, il me semble que vous tenez la plus éminente place; & que c'est à vous (Monseigneur) à qui ie doibs addresser ma tres-humble priere. Tant de rares qualitez qui vous rendent vn peu moins qu'Ange, vn homme adorable, voire vn homme-Dieu, ainsi que les Sainctes pages nomment le prudent; me font asseurément croire que ie ne me deçois point, & qu'appuyé de vostre faueur, que ie donneray vne heureuse main à ce trauail.

Ie sçay asseurement, que ceux qui ne cognoistront ainsi que vous, que la vie se peut prolonger par le secours des Plantes, ne se porteront aisément pour nostre dessein, voire y pourront resister: portez à cela, ce croy-je, par deux opinions assez receuables à ceux qui ne les considereront de prés. La premiere, parce qu'ils ont le sentiment commun auec quelques Philosophes, de penser que c'est en vain que nous desirons de tousiours viure, & contre cette vieille maxime; que Dieu & la Nature ne font rien in-vtillement, puis que nous ne le pouuons obtenir, & que nous sommes mortels. L'autre en ce qu'ils asseurent que nos iours sont comptez & qu'il ne s'y peut rien adiouster, qu'ainsi vn tel dessein est superflu.

Mais i'ay à repartir à ces deux obiections. A la premiere ie dy, que s'ils sont Chrestiens qu'il leur doit souuenir, qu'ayans esté creéz en vn estat pour tousiours viure, que nous en sommes seulement descheus par nostre

erreur, que pour cela, cette fin de nostre creation antée dedans nostre chair ne s'est point perduë : au contraire, que nouuelle esperance par nouuelle promesse rappelle insensiblement le ressouuenir de cét estat, & nous faict simplement balancer entre la crainte de la punition eternelle de nostre erreur qui ne va pourtant au non-estre absolu, Et l'esperance du retour à la grace pour estre immortels : que ce pendant la chair souhaitte la longue & saine vie temporelle, comme image de la future. Le desir nous en est si naturel, que nous n'auons pas plustost respiré le doux air de la vie, ny ouuert les yeux au iour, qu'elle nous plaist ; mesme auant que l'entendement reçoiue les obiects par les sens ; vne faculté naturelle, vague en nos membres encores tendrelets, cherissant la vie & apprehendant la mort. Et quand l'aage requis au iugement a perfectionné ses organes, ayant senty que la vie est tres-bonne, & qu'elle nous empesche apparemment le retour au non-estre, nous la souhaittons longue & saine, montans de degré en degré la plus excellente fin de ce souhait.

A l'autre ie responds, que les promesses de Dieu ne sont point fauces, il promet la longueur des iours à l'obseruateur de ses commandemens, voire à celuy qui honnorera ses pere & mere : l'effect doit estre allongé & racourcy selon son pouuoir, car la promesse est conditionnelle : doubter de cela c'est viure sans ame, & ignorer que la vie de l'homme est mesurée par la seule volonté diuine, laquelle donne la puissance au sage de porter en sa main droicte la santé & la longue vie, & en sa gauche, la gloire & les richesses infinies.

A ces solides raisons ie joindray encore, que quand la vie ne se pourroit prolonger outre le terme qu'ils s'ima-

ginent luy estre assigné, qu'au moins en sa durée se peut-elle acquerir saine par le moyen des Plantes; ou la Medecine qui nous l'asseure ainsi, est vne science friuolle, & eux ineptes qui s'en seruēt: Leur forme de viure tesmoigne pourtant qu'ils desirent la santé; mais, à guise des friands paresseux, ils voudroient tenir le delicieux morceau que leurs pieds desnient à leurs mains, & leurs mains à leur bouche. Car encore que parmy le grād chaos des pensées embarassant le iugement humain, elle soit le plus frequent souhait, si est-ce que l'on trauaille le moins à l'acquerir; l'on court plustost apres les voluptez, l'Auarice & l'Ambition, les ennemis du repos de l'homme & de sa santé, qu'à la recherche de ce qui luy rendroit la vie douce; ceux-la qui en sont attaints ne s'apperçoiuent que hastans le pas à la suitte de ces maladies du sang & de l'esprit, ils deuident auec beauconp de vistesse la fusée de leurs ans, & attrappent la mort; se trouuans au bout de la carriere sans auoir consideré que tant de riches moissons les vnes sur les autres entassées; ces honneurs & ces thresors que recelent leurs Palais reluisans d'or & d'azur, les ont approchez du tombeau & desrobé vne bonne partie de leurs meilleures années, qu'arriuez à la fin ils voudroient donner toutes leurs cheuances pour auoir la longue & saine vie d'vn païsan qu'vn pauure toict met à couuert.

Mais vous (Monseigneur) qui auez vne parfaicte cognoissance de la bonté & necessité de la saine & longue vie; qui sçauez auec les Theologiens & les plus entendus Philosophes que la pire condition de l'estre, vaut infiniment mieux que le non-estre: C'est à vous que i'ay recours. Car ie pourrois dire, que ce seroit en vain que vous auriez la pensée de la saine & longue vie, si vous ne fauorisez les moyens de sa recherche par l'establissement

du Iardin Royal des Plantes Medecinales; & si vous ne vous efforciez de le porter hautement contre ceux qui voudroient empescher le germe de ses Plantes, mesme auãt qu'elles soient en terre: Parce qu'il ne suffit pas pour l'acquisition de la vie lõgue & saine, de sçauoir que toutes choses dependent de la Disette & de l'Abondance; que la Medecine selon le sentiment d'Hypocrates, soit seulement addition & substraction: Ce sont termes trop generaux pour d'eux seuls tirer telle vtilité, & quoy qu'en expliquant ces termes, on les diuise & sous-diuise en leurs parties, pour rẽcontrer les loix de bien dresser l'ouurage; ce sont neantmoins des preceptes inutils sans les estoffes & les outils: les Plantes sont les vns & les autres, puis qu'elles sont les vrais supposts des premieres & secondes qualitez, & les matrices des troisiesmes.

Et puis adioustant à la Medecine ceste troisiesme partie de la prolongation de la vie deffaillant à ses preceptes & en laquelle elle ne s'est encore estẽduë. Ce dessein pourra fournir de moyens afin d'en monstrer sensiblement la verité, autant qu'elle est raisonnablement & selon Dieu demonstrée: car quiconque l'a voulu comprendre sous la precaution s'est grandement deceu. Autre chose est de preuenir vne maladie menassante, & par vn ordre de viure & de medicamens destourner sa malice; ou alonger la vie à vne petite & delicate complexion; ou retenir la vigueur de l'humide radical, à vne robuste nature par dela sa portée, & luy donner en fin pour Epitaphe ce distic du vieux temps.

Bon-gré Dieu, mal-gré Nature,
J'ay vescu cent ans, outre mesure.

ainsi qu'il est graué sur vn tombeau dedans le petit cloistre des Cordeliers de Laon. Car tels effects ne depen-

dent de la Precaution, qui n'a pour but que le diuertissement des maladies.

Or à cette troisiesme intention de la Medecine, les Plantes sont autant ou plus necessaires pour son effect, que pour la Curatiue & deffensiue. D'elles Medee composa le bain qui rajeunit le decrepit Æson ; & vn vieil chenu en renouuela son poil & ses dents, puis eut pour Epitaphe,

Cy gist qui de chenu & tres-vieil esdenté
Renouuella son poil, ses dents, & sa santé,
Et puis ayant vescu deux siecles sans soucy.
Rendit son ame à Dieu, son corps repose icy.

L'histoire rapporte que c'estoit de l'Elebore noir, dont ce bon-homme vsoit souuent. Il s'en est rencontré vn autre en 1600. sur les monts de Sauoye, qui s'en seruoit aussi heureusement. Cette Plante n'est pas seule, plusieurs autres ont de semblables & de plus excellentes vertus pour ce dessein de la saine & longue vie, que nostre negligence nous desrobe.

Qu'elles soient puissantes iusques à ce poinct, nos peres l'ont essayé, & la raison fondée en l'experiéce cōmencée dés la Creation du monde le confirme, le longaage de plusieurs qui les ont pratiquées en est la preuue. Chiron, Pythagoras, Aristote, Theophraste, Zoroastes, Democrites, Xenophon, Amphiloche, Bion, Athenee, Aristomache, Agathocles, Diodorus, Epigenes, Euagoras, Praxagoras, Crateuas, Erasistrate, Herophile, Hypocrates, Dioscoride, Galien, Pline, & autres du vieux temps, sans les Princes & les Roys, dōt encores quelqu'vnes portent le nom, les ont grandement prisees, & ont esté suiuis par ceux-cy de nos siecles. Fusch, Mathiole, Monard, Lobele, Dodonee, Pena, Cordus, Durād, Tragus, Leonicer, Tur-

nicer, Clusius, Gesner, Dalechãps, & autres tres-curieux de leurs descouuertes, lesquels ont tant estimé les Plãtes qu'ils les ont preferees aux mineraux, & ce auec tres-bõne raison. Car ayãt remarqué que nos corps auoient liaison & rapport à tout ce que contient ce globe terrestre, ils ont obserué, que cõmunément ils estoient plus violẽment ou plus insensiblement alterez de l'vsage des mineraux, que des vegetaux; ceux-la estãs extresmes au regne animal, & ceux-cy cõme au milieu. D'où ils ont puisé la raison, qu'il estoit plus expedient de se seruir des prochains, pour plus seuremẽt rencõtrer ce que l'on cherche, que de se mettre au hazard de faillir auec les eslõgnez. L'estomach de l'hõme ne peut alterer les mineraux, & quelque preparation que l'on leur donne, l'vsage en est tousiours suspect. Cela n'est pas ainsi de la plus grande part des vegetaux, lesquels il altere & digere; les cõuertissant en la nourriture de son espece. Et les Plãtes trop reuesches à sa cõplectiõ, qui l'affectent & le blessent; auec vn peu d'Art il luy sont rẽduës faciles, & les conuertit au bien de tout le sujet; mesme les plus malicieuses reçoiuẽt correction; de la sorte l'Oppiõ & l'Euphorbe, voire plusieurs autres sõt rẽduës salutaires.

Ie sçay biẽ que nõbre d'Artistes se sont efforcez de tirer quelque chose de tres-excellẽt de l'or, pour la saine & lõgue vie, & de reduire en liqueur, la pluye de la fille d'Achrise: mais iusques à maintenant, nous n'auons point veu ces merueilles. Il n'en va pas de mesme des Plantes; de leur tout ou de leurs parties, nous tirõs de tres-precieux remedes; la cõdition animale en est soulagée, sa santé conseruée & sa vie alongée, & d'elles nous receuons mille fois plus de douces commoditez, que de tout le reste des indiuidus de la Nature ensemble.

Cela conneu de nos deuanciers, ils se sont efforcez d'en

descouurir les vertus, & d'en prẽdre vn asseuré vsage; nous estalant à leur possible les tresors des Plantes, pour en recuellir les richesses de la saine & longue vie. Mais toutes leurs laborieuses inuentions ne sont paruenuës iusques à nous: le Ciel n'a permis que la meilleure part des auis de leurs descouuertes soient tõbez en nos mains, l'injure des temps, la vicissitude des siecles, & la negligence de ceux qui les deuoient conseruer, l'a voulu ainsi; encores ce peu qui nous reste est si mal pratiqué, que ce n'est plus qu'vn ombre de ce que les vieux peres enseignoient; on ne sçait plus où sont les Plãtes tãt efficacieuses que nous descriuẽt Theophraste, Pline & Dioscoride. Car les noueaux laissant leurs vertus specifiques, ils se sont seulement addressez aux qualitez premieres & secondes, suiuant vne methode qui ne respond pas à ses promesses, & qu'ils n'entendent trop bien; s'estans imaginez que leur superficielle connoissance estoit suffisante pour ranger aux loix de leur cõception les innombrables ouurages de la Nature.

Car ces glorieux esprits, posant le plus beau de la sciẽce en la cajolerie, & le tout à la premiere rencontre des choses; n'õt sçeu dõner plus grãde estenduë à leur Doctrine, ny autre fondemẽt à leur Art, que des premieres & secõdes qualitez; voulãt descouurir les premieres par les secõdes, & celles-cy par les sens du goust & de l'odorat; voire n'õt pas honte d'asseurer qu'il n'y a point d'autre Nature en l'vniuers que le Tẽperament, ny encores de plus seur moyẽ de prattiquer la Medecine, que par la Philosophie des qualitez qu'ils nõment effectrices. Chrestiens qu'ils se disẽt, ils ont negligé de lire és saincts Cahiers, cõme la Nature (i'ẽtends le premier ouurage Diuin apres les Anges) est biẽ au delà de ce qu'ils en cognoissẽt, & trauaille auec bien d'autres instrumẽs que les qualitez effectrices. Aussi

contredisant

cõtredisant à eux mesmes, apres vn lõg essay des vertus Laxatiues, Alexitaires, & Venimeuses des Plantes, recognoissant les deux premieres pour les principales en l'Art, sont forcez d'aduoüer que telles proprietez ne respõdent à leur methode qualitatiue, en ne releuãt des qualitez manifestes, ains de la proprieté de toute la substãce, nõmãt ainsi les vertus specifiques, & les proprietez qui procedent des formes.

Mais nous qui escoutõs le Sage disputãt depuis le Cedre du Libã, iusqu'à l'Hissope croissant à la paroy; non des premieres & secõdes qualitez (bien qu'elles soiẽt vtilles selon leur cõdition, & que nous ne negligeõs pas) non au poinct des proprietez specifiques, desquelles il entẽd nous instruire. Passans outre ces simples imaginatiõs, nous reprenõs les erres de nos majeurs; nous redressons nostre methode sur l'experience, & r'appellõs les obseruatiõs des premiers esprouuãs auec eux. Que le Scœcas, la Marjolaine, la Betoine, & le Rosmarin sont remedes aux affections du cerueau, le Guy de chesne & le Piuoine à l'Epilepsie; l'Eufraise, le Fenoüil, & la grãde Chelidoine à l'Oeil, le Pasdane, & la petite Piloselle au poulmõ, le Saffran au cœur, la Chicoree & l'Aigremoine au foye; la Ciguë, le Cresson, & la Berle à la Ratte, l'Alkekange & la Morelle aux reins, & à la vessie, la Valeriẽne fœmelle, l'Armoise, l'Espargoutte & la Sabine à la matrice, la Sauge de bois, & la petite Centaurée aux fieures putrides, le Geneure aux vices du cuir, la grãde Esclaire à le iaunisse, l'vn & l'autre Sanicle & le Fraisier aux Cãcers, la Veronique aux vlceres puantes & sales, le Millepertuis aux playes, & aux tressaillemens des petits enfans, l'Iue musquée aux iointures, la Sauge, & la Lauãde aux nerfs, la grande Scorphulaire aux tumeurs glanduleuses, & la Scorzonere aux venins de la peste & des Viperes. Car par tels effets nous apperceuons que chasque Plante contient vne

vertu qui regarde, ou vne partie du corps pour la fortifier, ou quelque maladie de cette partie pour la guerir, ne despendant des qualitez elementaires seulement, ains encore de la proprieté specifique trespuissante.

Maintes maladies sont delaissées pour incurables qui pourroiēt receuoir guerison, si ces vertus iufluāt cōme des Astres estoiēt cognuës & appliquees à leur obiect; & si l'experience qui seule nous peut asseurer de telles proprietez, estoit en son lustre. Car quoy qu'elle soit perilleuse, c'est neantmoins l'vnic & plus seur chemin d'y arriuer, la raison l'vsage des remedes ne vient que d'elle, & la suit. Que les plus entēdus disent tāt qu'il leur plaira que la sciēce la doit deuancer, cela est vray pour ce qui est cogneu, pourueu aussi qu'il ait esté bien rencontré par les premieres mains, empeschées à sa recherche: autrement c'est vne fauce opinion, deceuāt les paresseux & ceux qui craignēt de souiller le bout de leurs doigts à l'ouurage. Car asseurement il n'y a aucune science certaine sans experiēce. Il a esté necessaire d'essayer auant qu'asseurer, les edifices de l'Art se sont esleuez sur ces fondemens, & les maximes en ont leur origine, plusieurs euenemens obseruez pour mesmes respects ont dōné l'estre aux Aphorismes, & de leurs meditatiōs les principes ont esté tissus, qui ne voudroit aduoüer tel progrés, ne s'opposeroit moins à la verité que qui affirmeroit que le feu n'est pas chaud.

Pour auoir negligé cette Maistresse des choses, soit croyant que tout fust descouuert, ou apprehēdant le trauail; les Sciēces sont demeurées dedās leur enfance, & les Disciplines imparfaites. Depuis le temps d'Hypocrates iusques à maintenant la science de Medecine a esté plus demonstrée qu'eslabourée, & plus eslabourée qu'amplifiée: ce que l'on a escrit depuis luy & Galiē a plustost esté vn circuit de redi-

tes que quelque chose de nouueau. Tous les subtils ergotismes faits pour l'appuyer n'ont auācé son prix ny riē adiousté à ses preceptes, au moins qui merite l'estimer. Ce n'est pas qu'elle ait receu sa derniere main, Il y a plus à faire qu'il n'y en a de cōmencé : Que l'on l'examine par la regle d'Or, de Tout, & de Nul, le vray niueau de toutes les Doctrines, elle n'a point son estēduë en elle, au cōtraire ses maximes les plus vniuerselles reçoiuēt exceptiō. Toutes les maladies sōt guerissables par leurs cōtraires asseurēt les Maistres; la Lepre, la Goute, l'Hydropisie, & l'Epilepsie, sont pourtāt incurables: voire de biē moindres traisnent malgré les superbes Medecins & les glorieux Barbiers, les hōmes au tōbeau: neātmoins ils se vantent d'en cognoistre les causes. S'il est ainsi, & que l'Art puisse enseigner leurs contraires sans experiēce, pourquoy faut il qu'vn Lepreux, au rapport de Galien, ait esté guery par hazard; & que pour satisfaire aux promesses de l'Art, le remede ne soit pas dedans sa pratique? Pourquoy plusieurs villageois par l'vsage de quelques Plantes, allegēt ils les Gouteux, guerissēt-ils l'Epilepsie, & desseichent l'Hydropisie, que les plus suffisans Medecins ignorēt & blasmēt? que cela n'est-il dedās leur Art, s'ils sçauēt tout, & si les causes de toutes choses leur sont tāt apparantes, comme ils se vātēt; car le plus chetif se le promet. Pourquoy asseurēt-ils que tout ne qui est amer est chaud, & que la Ciguë, la Hioschiame, & l'Oppion amers, voire ce dernier tres-amer, soient froids, & que de leur froideur ils tuent, selon leur croyance? les sciences sont-elles vrayes qui ont de telles contrarietez?

Ces éuenemēs regardez d'vn œil humain, & cōsiderez d'vne ame pure, ne forcerōt-ils pas de confesser, que tel Art est imparfaict, ce qu'il enseigne incertain, que ses effects ne respōdent ny à l'attēte, ny à ses promesses, ny à ses reigles & maximes, & qu'il y faut proceder d'autre sorte: En vn mot, que

l'Experiéce, Maistresse des Arts, & le seul fódement des sciéces, qui met en éuidéce toutes choses, & sans laquelle tout est cójectural & incertain, est tres-necessaire pour sa perfectió. C'est l'aduis du docte Apostre; Esprouuez (dit-il) toutes choses, & retenez ce qui est bó. Peut on faillir apres vn tel oracle?

Mais pour embrasser vn si bó enseignemét, il est besoin de bónes ames, d'esprits vigilás, & de courages infatigables; ce que tous les siecles n'ont pas tousiours fourny. Les hómes se sont lassez de bóne heure, & sont demeurez aux premiers essais, soit par faineátise, ou croyát que toute la verité du bien fut cogneuë: ils n'ót pas cótinué d'âge en âge les recherches qui pouuoient accroistre les descouuertes. Au cótrraire, dés que les premiers & les plus hardis commencerét à sortir de la lourdise de leur naissance, les suiuás estónez des premieres attaintes qu'ils auoiét dóné aux sciences, n'ont osé passer plus outre: Ils se sont seulement amusez à contempler ces descouuertes, à expliquer leurs aduis où ils leurs paroissoiét obscurs, & à les cósilier où ils se contredisent, leur faisant quelquefois dire des choses ausquelles ils n'ont iamais pensé: Que s'ils eussent eu pareil courage que leurs deuáciers, ils ne se fussent arrestez là, ils n'eussent si laschemét borné leur science par l'imparfaite cognoissance de leurs peres, ny ne se fussent amusez à retracer les chemins si battus de leurs deuanciers. Plustost d'vne vigoureuse prudéce ils eussent jetté l'œil du corps & de la pésée dedás le sein de la Nature, leurs mains y eussent foüillé, pour y descouurir les autres beautez & bótez qu'elle y recele. Et nous, faits sages à leur exemple, nous ne cómettrions de pareilles fautes, nous assujettissant si opiniastrement à la seruitude de leurs iugemens, mesme au preiudice de nostre propre gloire, cóme si c'estoit vne iuste Religion de se tenir sans oser passer plus outre à leurs premieres descouuertes: Quelle foiblesse! c'est plustost vne timide superstition qui

esteint la vigueur de nos courages, corrompt la bonté de nos pensées, & rebouche la plus viue pointe de nos esprits. Voire c'est vn sot respect, qui violente nostre raison, & luy oste la douce liberté, pour l'assujettir à la tirannie de cette loy trop absoluë, que nous imposons sur nous, de l'authorité de nos deuanciers: de mesme que s'ils n'auoient esté hômes, & qu'ils n'eussent peu faillir. Il le faut aduouër, cette trop grande submission plante en nos cœurs la nonchalance, apesantit nos mains au trauail, & entretiēt le monde en vne crasse ignorāce, de laquelle nous ne nous pouuōs desuelopper: mesme l'on en est arriué iusques à cette maladie de l'esprit, de n'oser douter des opinions conceuës en l'enfance du Mōde: & qui voudroit estaller quelque chose de nouueau pour les sciences, quoy qu'elle fust appuyée de raison & d'experience (les plus solides supposts de la verité) elle ne pourroit estre receuë, les idolastres de ces vieilles opinions crieroient & croiroiēt que l'on violeroit les tombeaux de leurs peres. Erreur sans pareille! voire erreur d'aueuglement, qui ne leur permet de considerer que si ceux dont ils adorent les cendres auoient fait de mesme, ils ne posséderoient d'eux ce qu'ils prisent tant: Sans cette maladiue opinion ils sçauroient que l'homme vieillissant assagit, que la science se digere en sa pensée, & se raffine par sa main, que le tēps & l'experience cōtinuelle accroissent de moment à autre ses perfections, & encore qu'il y ait vne continuelle viscisitude és choses de ce Monde, que les bōnes se cachent par siecles, & puis reuiennent à paroistre comme nouuelles, que cela n'empesche leur progrez d'amelioration. Car il est pour constant que nous tenons que les esprits du premier aage du mōde ont esté rudes & de petite inuention, que vieillissant ils se sont polis en experimentant, & se sont faits plus iudicieux. Que s'ils ont esté plus vifs & plus hardis, voire plus ingenieux au second qu'au premier, y a-t-il pas pa-

reille raiſon du troiſieſme au quatrieſme, & de celuy où nous ſommes au leur? La Nature eſt en vn perpetuel cours, elle ne repoſera jamais qu'en ſa plenitude où elle tire meliorant de temps en temps les inuentions. Et puis il faut aſſeurémẽt croire que la prouidence qui nous gouuerne proportionnant les agents aux cauſes pour les effects, n'a pas eſtẽdu iuſqu'à nous la duree du monde, & multiplié les ſiecles, pour eſtre oyſifs & pour n'accroiſtre le talent de nos ames à de plus excellentes rencontres, & à de plus ſolides experiences que les premieres. Et comme la hardieſſe de nos Matelots a deſcouuert qu'Ariſtote, le Dieu de l'Eſcole, s'eſtoit lourdement trompé, d'eſtimer que la terre fuſt inhabitée entre les deux Tropiques, pour l'exceſſiue chaleur qu'il croyoit y regner: Ainſi pluſieurs bons eſprits peuuẽt trouuer à redire au reſte de ſes penſées, & pourroiẽt à iuſte raiſon les refuter, ſi le Monde enſorcelé de ſa Doctrine le vouloit ſouffrir. Ainſi diſ-je les Artiſtes de noſtre aage ouurageant par le feu, aſſeurẽt auoir rencontré vne plus ſeure diſſection des corps que les deuanciers: par ſon moyen ils monſtrent ſenſiblemẽt que tous les corps naturels compoſez ſe duiſent en cinq ſubſtances differẽtes, aſſez ſimples, & diſſemblables de celles que nous nommons les quatre Elemẽs. Ce que Platon, Ariſtote & les autres qui ſe ſont renfermez dedans leurs opiniõs n'ont pas deſcouuert: Ce qu'Hypocrates & Galien le curieux Anatomiſte de la Nature, & ceux encore qui croyent qu'ils ayent tout ſceu, ont ignoré, voire que ceux qui s'y arreſtent par ſcrupule de trop ſçauoir ne cognoiſtront iamais. A l'aduenture ſi ces vieux Docteurs euſſent cogneu ces choſes cõme nous, & ce qui s'eſt deſcouuert depuis leur aage, euſſent ils changé leurs preceptes & donné autre ordre à leurs aduis. Il ne faut pas penſer qu'hardis qu'ils ont eſté, que s'ils ſe fuſſent rencontrez en ce ſiecle qu'ils fuſſent demeurez timides cõme nous, & qu'ils n'euſſent

examiné par les nouuelles descouuertes les vieilles, comme il est iuste. Car il est plus seant de les taster auec la raison & l'experience, que de les croire aueuglément, voire opiniastrement: autrement que sert cette belle sentence ; Plus amy de la Verité que du Maistre, & ne la suiure pas : neantmoins nous demeurons dedans cét assoupissement.

Ores desirant surmonter cette nonchalance, encouragé par le desir de profiter au public, I'ay proposé la recherche des vegetaux, & la descouuerte de la vertu des Plãtes: A quoy seruira la culture du Iardin Royal des Plantes Medicinales, pour lequel vous estes tres-humblement supplié, Monseigneur, de fauoriser l'entreprise. Vous sçauez que la vie saine & longue est le propre bien des grãdes ames, qu'elles font les fonctions belles & saines és corps sains, que l'Art qui la peut moyenner est imparfaict, ses outils & son estoffe mesconnus, & qu'il est necessaire de releuer les parties pour redresser le tout: ce que vous iugerez impossible sans les fruicts des parterres que je propose. Des-ja le Roy a accordé le Iardin & donné la Sur-intendãce à Monsieur Heroard son premier Medecin, je suis nommé par luy à sa Majesté pour en auoir la charge & le gouuernement. Il ne reste plus que les deniers, pour l'achapt de la place, qui doit estre de cinquante arpents & plus: Pour sa closture & bastimẽs, pour creuser les viuiers, esleuer vne montagne de trois à quatre arpents d'assiette, & de huict à neuf toises de haut, afin d'y planter les herbes, cherissant les lieux esleuez: Dresser ses parterres & pour l'achapt des Plantes: ensemble pour l'entretien de douze hommes, six desquels seront à la campagne & aux Prouinces esloignées pour faire les recherches, tant des Plantes sauuages que des domestiques, & les six autres à sa culture ordinaire.

Ie propose vn grãd lieu, encore est-il petit pour le dessein; car ie ne desire pas seulemẽt tenir des Plantes singulieres pour

l'apprentiſſage, Mais en multitude pour l'vſage, afin qu'à toutes occurrẽces, l'on y puiſſe auoir recours; que par ſon moyẽ la Medecine ſoit illuſtrée & bien prattiquée, & que les Miniſtres d'vn Art ſi digne n'ayent plus d'excuſe pour cacher leur negligence.

I'implore, Monſeigneur, en cette charitable & vtile neceſſité voſtre faueur, les deniers que ie demãde pour l'ouurage ne ſont point dedãs les coffres de ſa Majeſté; ny ne les pretends tirer de ſon Eſpargne, ils ſont extraordinaires, & non pourtant de ſorte qu'ils ſoient à la foule du peuple, vous le connoiſtrez s'il vous plaiſt par les aduis que j'en donneray au Conſeil. Eſtant ainſi, Monſeigneur, appuyez cette louable entrepriſe de voſtre credit, faites qu'en ſes parterres il s'y remarque vne Cardinale, auſſi bien qu'aux Theſes des Bacheliers en Medecine : Et que la poſterité ſçache, qu'vn tres-illuſtre & reuerend Cardinal de Richelieu, luy a procuré le riche-lieu des threſors de la ſanté & de la longue vie, & que moy remportant l'effect de ma tres-humble priere ; ie ſois obligé toute la duree de mes iours à prier Dieu pour voſtre proſperité, ſanté & longue vie, m'eſtant deuoüé,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeyſſant ſeruiteur.
GVY DE LA BROSSE.